

Marie-Rose Moro

« Ces femmes sont des passeuses »

Philosophe de formation, Marie-Rose Moro est la chef de file de l'ethnopsychanalyse et de la psychiatrie transculturelle en France. Elle explique en quoi le déracinement favorise la créativité.

Propos recueillis par Sabrina Kassa



© DR

muze : La littérature a toujours été enrichie par l'apport des étrangers. En quoi le déplacement stimule-t-il la créativité ?

Marie-Rose Moro : L'exil, avec la distance, la nostalgie, la perte que

cela contient est un ferment de créativité. Rester dans son cadre est un sentiment assez doux, mais s'il rassure, il berce aussi. Et le fait de quitter le familier, l'évident, ce qui va de soi a toujours grandement favorisé la créativité sous toutes ses formes, pas seulement littéraire, mais y compris au quotidien. Par exemple, je trouve que les femmes migrantes qui viennent me voir en consultation sont des femmes courageuses et inventives. Souvent, ce sont elles qui acceptent de venir et qui amènent leur mari ensuite.

Celles que je vois ont, bien sûr, une souffrance, mais malgré cela, elles sont très créatives dans un tas de petites choses. Cela peut être dans le récit, en inventant

des histoires pour dire quelque chose de l'ailleurs aux enfants, ou dans la cuisine, dans les contes... J'entends souvent ces femmes raconter ce qu'elles font à partir de ce qu'elles savent, ou de ce qu'elles ont. Un tissu, un mot, un ingrédient culinaire... Depuis le début, j'ai été frappée par leur capacité poétique et esthétique qui prend des formes différentes. Personnellement, plus ces gestes relèvent du quotidien, plus cela m'émeut parce que je sais aussi que personne ne les voit, que ce sont des « petits riens » qui passent trop souvent inaperçus. Parfois elles disent que même leurs enfants ne les reconnaissent pas.

muze : La littérature a longtemps valorisé la position de l'exilé, mais n'y a-t-il pas une différence avec le sort de l'immigré, qui connaît une rupture moins franche, avec des va-et-vient entre les cultures ?

M.-R. M. : Je n'aime pas le terme immigré. C'est un terme sociologique qui dit la force de travail des hommes... Réduire un être humain à sa force de travail est

humiliant ! Grâce aux milliers de récits recueillis dans les travaux de recherche, nous savons que, dès qu'on fait parler ceux qui disent avoir immigré pour travailler, et donc que l'on s'intéresse à leur complexité, on se rend compte qu'ils ne migrent pas seulement pour gagner de l'argent, mais aussi parce que ce sont des aventuriers, qu'ils sont à l'étroit dans leur monde, qu'ils veulent voir des choses nouvelles, qu'ils veulent résoudre un conflit avec leur père, leur tante, leur frère, leur culture, etc. Bref, ils ne migrent pas seulement pour louer leur force de travail, pour devenir des bras dans une usine automobile à Paris...

Du coup, je me rebelle contre le mot « immigré » qui nie l'acte existentiel de la migration, moi je parle de migrants pour insister sur l'aspect dynamique. Mais, pour revenir sur la question de la posture que vous évoquez, je crois qu'ils ne connaissent pas la notion d'exil dans le sens restreint du terme, c'est-à-dire de la perte et de la nostalgie. Il y a d'autres



© Cecile Hemyon/Distinctimage

★ Cet automne, la biennale Photoquai présente *Un autre regard sur le monde*. Pour cette exposition et afin de retourner les clichés, la photographe Cecile Hemyon a convié des gens de différentes cultures à porter des masques et vêtements d'un autre pays que le leur.

ingrédients qui vont faire la créativité, car la migration fait changer de place et par-là même stimule une réflexion sur sa culture et sur les cultures en général. Cela donne une sorte de détachement, de distance qui est un ferment de liberté et dans certains cas de créativité. Le troisième aspect, c'est le métissage. Quitter son pays entraîne aussi une transformation de soi, souvent volontaire, mais parfois à son corps défendant. C'est un processus complexe. Les migrants sont affectés par ce qu'ils voient et les autres façons de faire, les choses qu'ils vont aimer dans le pays d'accueil, qui les accueille plus ou moins bien, mais les accueille quand même. Certains disent alors : « Moi, non, non, je ne change pas, je suis toujours le/la même. » Les enfants mis au monde les obligent ensuite à évoluer. C'est la beauté des choses nouvelles, qu'en général on n'avait pas anticipées, qui est source de créativité.

muze : Y a-t-il une spécificité féminine dans ce processus ?

M.-R. M. : En effet, l'expérience est très différente en fonction du genre. Souvent, les hommes ont choisi la migration et les femmes, non. Mais, bien sûr, certaines choisissent activement la migration. D'autres le font de façon plus subtile. Je me souviens d'une dame qui avait décidé de se marier avec quelqu'un qui avait déjà migré en France. En le choisissant, indirectement, elle avait décidé de migrer. Et puis, arrivées en France, les femmes sont en général bien mieux accueillies que les hommes parce que notre regard sur les femmes est plus bienveillant, même si parfois, bien sûr, elles sont caricaturées. La société française étant beaucoup moins patriarcale que les

sociétés des pays dits en voie de développement, à ses yeux les hommes sont toujours suspects d'opprimer les femmes, ou de ne pas leur laisser la place qui leur revient. Comme si c'était toujours « l'autre » qui était machiste, alors que l'on sait très bien que cette discrimination à l'égard des femmes existe partout, même si elle peut prendre des formes un peu différentes chez nous. Du coup, on suspecte beaucoup moins les femmes, ce qui leur donne une plus grande liberté. C'est plus facile pour elles et pour leurs filles.

muze : Du coup, les femmes occupent-elles une place privilégiée pour raconter l'exil ?

M.-R. M. : Elles se retrouvent dans des positions charnières, de passeuses, de celles qui font passer d'une rive sur l'autre, car

**Cette dame rêvait de voir
La Joconde. Elle est donc venue en
pensant que c'était la première
chose qu'elle ferait et qu'à partir
de là sa vie allait changer**

elles sont plus souples et doivent moins négocier avec des préjugés négatifs. Elles peuvent ainsi garder ce qui leur est nécessaire de leur culture et de leur langue d'origine et prendre ici ce qui les intéresse, leur fait du bien et correspond à leur sensibilité. Donc, oui, je les trouve dans des positions plus harmonieuses, qui correspondent mieux à la réalité de leur expérience. Elles ont grandi dans un pays et elles vivent maintenant dans un autre, elles ont à effectuer un passage et souvent elles réussissent très bien à le faire, mais de mille et une manières différentes.

muze : Dans quels cas, cela se complique-t-il pour elles ?

M.-R. M. : Une histoire me vient en tête, qui montre que ce n'est pas toujours aussi simple. Il s'agit d'une femme du Sri Lanka assez extraordinaire, étudiante à la faculté dans son pays en philosophie et en histoire de l'art. Elle était aussi leader syndicale. Elle a été menacée et elle a dû quitter son pays. Elle s'est mariée en Inde avec quelqu'un qu'elle connaissait du Sri Lanka et ils sont venus en France comme réfugiés politiques, sous son impulsion. Cette dame rêvait depuis qu'elle était étudiante de voir *La Joconde*. Comme si *La Joconde* était le symbole du monde occidental. Elle est donc venue en pensant que c'était la première chose qu'elle ferait et qu'à partir de là sa vie allait changer, qu'elle allait accéder à quelque chose d'extraordinaire. Mais, contrairement à ce qu'elle avait imaginé, l'arrivée en France a été extrêmement difficile pour elle et son mari ; en plus celui-ci est tombé malade. Ils ont eu un enfant assez vite, qui ne se développait pas bien, et toutes ces difficultés de la vie ont fait qu'elle

s'est beaucoup battue pour le quotidien. Quand je l'ai rencontrée huit ans plus tard, lors d'une consultation, elle était très triste. Pour la réanimer, je lui ai alors demandé ce qu'elle avait comme rêve, c'est là qu'elle m'a raconté l'histoire de *La Joconde*. *Joconde* qu'elle n'était pas encore allée voir. Alors qu'il était évident que ce rêve était encore puissant pour elle, elle m'en parlait avec des étoiles dans les yeux... Quand je lui ai demandé pourquoi elle n'y était pas encore allée, elle m'a expliqué qu'elle habitait en banlieue et que la vie était tellement difficile qu'elle ne pouvait rien décider pour elle et que

tout ce qui la concernait devait passer en deuxième plan. J'ai organisé les choses avec une dame, travailleuse familiale, pour l'accompagner voir *La Joconde*. Elle est revenue de là transformée, elle avait vécu une expérience esthétique absolue ; c'était encore plus beau que dans ses rêves, disait-elle. Elle nous a décrit avec les termes techniques et avec ses mots ce qu'elle avait dans la tête. Et c'était encore plus beau après qu'avant. Son expérience m'a beaucoup intéressée, parce qu'être confronté à ses rêves est parfois décevant, alors que là, non, ça l'a réanimée. Ça lui a donné l'idée que le processus de la reconstruction dans un autre monde pouvait recommencer. Et franchement ça lui a fait énormément de bien, à elle et à sa famille à qui elle a raconté son expérience.

Tout ça pour dire que ce n'est pas toujours facile pour les femmes, je n'ai pas une vision naïve, mais peut-être que ce qui est spécifique dans l'histoire de cette dame, c'est qu'un homme aurait peut-être renoncé. Elle a pensé que c'était encore possible...

muze : Beaucoup d'écrivains étrangers choisissent d'écrire en français. Quelles peuvent être les raisons de ce choix ?

M.-R. M. : Jorge Semprún, qui écrivait en français alors que sa langue maternelle était l'espagnol, s'est beaucoup expliqué sur son choix. Il disait qu'en changeant de langue il s'était autorisé à investir d'autres secteurs qu'il n'habitait pas dans sa langue maternelle. Je pense, pour ma part, que la langue maternelle a toujours un lien fort avec l'enfance. Écrire dans une autre langue que celle de sa mère peut favoriser une certaine séparation, une autonomisation et, dans tous les cas une créativité différente.

muze : Parmi les auteures qui écrivent dans une langue apprise, quelles sont vos préférées ?

M.-R. M. : J'aime beaucoup l'Indienne Selina Sem, l'auteure d'*Après la mousson*, qui écrit en anglais. J'aime la façon dont elle distord la langue pour introduire des mondes qui lui sont étrangers. J'aime aussi beaucoup la littérature francophone, ou anglophone, venant d'Afrique. Je pense à Léonora Miano, dont j'ai lu récemment un essai, *Habiter la frontière*, qui m'a beaucoup plu et qui parle de la façon d'habiter des espaces entre les mondes et de la créativité de cette position-là. J'apprécie aussi beaucoup, même si ce n'est pas de la littérature mais le récit de son parcours, Mai Lam Nguyen-Conan et son livre *Français, je vous ai tant aimés*.

**Écrire dans une autre langue que
celle de sa mère peut favoriser
une certaine séparation, une
autonomisation et, dans tous
les cas, une créativité différente**

muze : L'aspect autobiographique est souvent très important dans cette littérature. Comment expliquez-vous cette nécessité de se raconter ?

M.-R. M. : Ça fait partie de la créativité de ces femmes. C'est important pour que d'autres s'identifient, parfois à des fragments seulement tant chaque histoire est singulière, et puissent se penser. Chaque fois que je peux, je soutiens leur démarche parce que je sais que ce qui manque beaucoup aux enfants de migrants, ce sont des modèles d'identification, qui permettent de se dire que c'est possible, se métisser, se transformer, réussir des choses qui nous tiennent à cœur.

muze : Est-ce que l'envie de transmettre sous-tend la démarche des auteures que vous citez ?

M.-R. M. : Transmettre, oui, mais à qui ? Par exemple, Mai Lam Nguyen-Conan s'adresse aux Français... alors que certaines auteures veulent parler à leurs congénères. Cela dépend, il y a plusieurs voies possibles et c'est ça qui est intéressant.

muze : Cette démarche est-elle modifiée quand la langue choisie est celle de l'ancien pays colonisateur ?

M.-R. M. : C'est un choix difficile. Quand on s'approprie la langue du colonisateur, on s'inscrit dans un rapport de force. Il ne s'agit pas de n'importe quelle langue, mais de celle-là même qui a été imposée. Cela marque la représentation du monde. Et ce n'est pas évident de porter à la fois la vision du monde du colonisé et celle du colonisateur. Je me demande comment la pensée est transformée. Dans la langue du colonisé, cela ne s'écrirait pas pareil...

muze : L'auteur algérien Kateb Yacine disait que la langue française était « un butin de guerre » et il a écrit son

célèbre livre *Nedjma* en français. Puis il a choisi d'écrire du théâtre en arabe dialectal et, hélas, peu de gens connaissent ce travail...

M.-R. M. : En revenant à sa langue maternelle, on restreint son écho... C'est vrai qu'il y a là un choix traumatique.

Muze : Aucune solution ne serait satisfaisante ?

M.-R. M. : Il existe une solution : écrire en français, mais en le distordant comme le font par exemple les poètes antillais Édouard Glissant, Patrick Chamoiseau, René Depestre... C'est un métissage où l'on prend la langue de l'autre, mais on la transforme en mettant des mots, des structures syn-

biblio

taxiques, des formes littéraires particulières qui semblent agglutiner du roman, de la poésie, du fantastique avec des allers-retours, dont on n'est pas familier en français. Cette créolisation du français, parce que c'est du français et même du beau français, transformé du dedans, est une façon de renouveler le français.

muze : Historiquement, Paris a l'image d'une ville-refuge pour les artistes. Est-ce que selon vous la France reste une terre d'accueil pour ces paroles singulières ?

M.-R. M. : Je ne trouve pas que l'on soit assez ouverts à ces différentes formes d'expression, à quelques exceptions près. Symboliquement, nous ne cherchons pas trop à les accueillir, à les valoriser, à les soutenir, non je ne crois pas que l'on soit dans une période de très grande ouverture à cette diversité culturelle, ni pour les femmes ni pour les hommes. Je le regrette parce que je crois que cela fait partie de la force de la France. J'entends souvent chez les femmes qui viennent d'ailleurs ce désir et cette image de la France. Elles disent : « la France est non seulement un endroit des droits de l'homme mais aussi un pays où l'on peut créer, imaginer, être libre... ». Il faudrait que ce ne soit pas qu'une devise et que l'on devienne vraiment aimable au sens philosophique du terme, en les soutenant, en les aimant et en leur permettant d'exprimer cette créativité. Je pense que l'on aurait tout à gagner, pour nous et pour l'image de la diversité, et puis pour que les enfants de migrants qui sont nés ici puissent s'identifier à ces figures-là. Nous avons besoin de leurs voix ! 

▶ Retrouver la mémoire



JE NE PARLE PAS LA LANGUE

DE MON PÈRE

Leïla Sebbar

Éditions Julliard,

124 pages, 15,25 €.

Dans ce récit

autobiographique, Leïla

Sebbar donne la parole à la petite fille qu'elle fut, née d'un père algérien et d'une mère française, tous deux instituteurs. Dans les années 1950-1960, en Algérie, ce couple mixte élève d'un commun accord ses trois enfants dans la langue maternelle, le français. Celle du père se résume à une musique. Qu'aurait confié le père à sa fille si elle avait parlé arabe ? N'a-t-il pas fini par considérer ses enfants comme des étrangers au sein de sa maison ? C'est pour combler ce manque de langue paternelle que Leïla Sebbar est devenue romancière.

Extrait

« Mon père ne m'a pas appris la langue des femmes de son peuple. Si je revenais dans le village près de Tlemcen, je ne saurais parler ni aux vieilles ni aux jeunes avec leurs mots, je serais l'étrangère indiscrete à qui on ne dit pas la vérité. (...) Je n'irai pas à Hennaya ou j'irai dans le silence, je tournerai autour de l'école, sans oser passer la porte de bois clouté ou le portail de la cour. La nuit, dans mes rêves, je reviens, j'entre dans la maison, tout a changé et je pleure. Non, je n'irai pas. Même sachant l'arabe que je n'ai pas appris, je n'irai pas. »

▶ Construire une autre vie



JE NE SUIS PAS CELLE

QUE JE SUIS

Chahdortt Djavann

Éditions Flammarion,

500 pages, 21,40 €.

Fuyant le régime islamiste

iranien, Chahdortt

Djavann arrive à Paris en 1993, apprend le français et décide par la même occasion de devenir écrivaine française. Elle a alors 26 ans. En 2002, elle publie son premier roman, *Je viens d'ailleurs*, et en 2003 *Bas les voiles*, un réquisitoire sans concession contre le port du voile. Depuis, elle alterne essais et fictions. Son neuvième roman, *Je ne suis pas celle que je suis*, est un texte drôle et violent où s'entrelace l'histoire d'une psychanalyse et le « roman iranien » de l'héroïne cherchant sa voie au pays des mollahs.

Extrait

« Dans la rue, elle s'emporta violemment contre elle-même. "Je suis la plus stupide des stupides... Ouvre les yeux, bordel, regarde autour de toi. Tu es en France, c'est fini, l'Iran, Téhéran... Des centaines de millions de gens rêvent de venir à Paris, d'y vivre, et toi, qu'est-ce que tu fais ? Tu veux mourir, tu ne penses qu'à te donner la mort. Pourquoi, alors, es-tu venue ici ? Ne pouvais-tu pas te suicider à Téhéran ? Mais regarde ! La vie bouillonne dans cette ville." Dans les bistrotts, les gens prenaient un verre, discutaient, lisaient... Elle regardait autour d'elle, mais l'accès à la réalité parisienne lui restait bloqué. Un arsenal d'images mentales obsédantes accaparait toute son attention, s'interposait entre elle et le réel et perturbait la connexion entre sa rétine et son cortex. N'est-il pas vrai qu'on voit rarement ce qu'on a sous les yeux ? Comme la lettre volée d'Edgar Poe ! »

▶ Retracer son histoire



RU

Kim Thúy

Éditions Liana Levi,

144 pages, 14 €.

Dans un style ciselé,

ce récit composé de pièces

éclectiques ressemble

à un petit bijou : souvenirs de l'oncle Deux, du bracelet en acrylique qui cachait des diamants, de monsieur Minh rencontré sur une banquette rouge... Kim Thúy raconte avec grâce et pudeur son histoire : l'arrachement du Vietnam alors qu'elle a 10 ans, la vie des *boat-people* dans un camp en Malaisie et son arrivée au Québec, un monde dans lequel elle se sent « sourde et muette », mais où elle a finalement pris racine. Kim Thúy, qui se voyait « vaincue, dénudée, vaine », qui se sentait ombre parmi les fantômes, à peine une femme, devient amoureuse, et invente, comme apaisée, une littérature de « sillage » en faisant sien la langue française.

Extrait

« Mes parents nous rappellent souvent, à mes frères et à moi, qu'ils n'auront pas d'argent à nous laisser en héritage, mais je crois qu'ils nous ont déjà légué la richesse de leur mémoire, qui nous permet de saisir la beauté d'une grappe de glycine, la fragilité d'un mot, la force de l'émerveillement. Plus encore, ils nous ont offert des pieds pour marcher jusqu'à nos rêves, jusqu'à l'infini. C'est peut-être suffisant comme bagage pour continuer notre voyage par nous-mêmes. Sinon, nous encombrerions inutilement notre trajet avec des biens à transporter, assurer, à entretenir. »

▶ Réinventer le réel



L'ANALPHABÈTE

Agota Kristof

Éditions Zoe, 58 pages, 11,20 €.

Agota Kristof est née en

1935 en Hongrie. Menacée

par la répression russe,

elle quitte le pays en

1956 pour la Suisse romande. Elle travaille d'abord dans une usine où elle apprend la langue de sa patrie d'élection, avant de se faire connaître comme écrivaine de langue française. Dramaturge à ses débuts, elle va connaître un grand succès avec sa trilogie (*Le grand cahier*, 1986, *La preuve*, 1988, et *Le troisième mensonge*, 1991) racontant l'histoire de jumeaux, où se mêlent fiction, réalité et mensonge. Dans son autobiographie, *L'analphabète*, elle explique son rapport aux « langues ennemies ». Agota Kristof est morte le 27 juillet 2011, à Neuchâtel.

Extrait

« Quand j'avais neuf ans, nous avons déménagé. Nous sommes allés habiter une ville frontière où au moins le quart de la population parlait la langue allemande. Pour nous, les Hongrois, c'était une langue ennemie, car elle rappelait la domination autrichienne, et c'était aussi la langue des militaires étrangers qui occupaient notre pays à cette époque. Un an plus tard, c'étaient d'autres militaires étrangers qui occupaient notre pays. La langue russe est devenue obligatoire dans les écoles, les autres langues étrangères interdites. (...) À l'âge de vingt et un an, à mon arrivée en Suisse, et tout à fait par hasard dans une ville où l'on parle le français, j'affronte une langue pour moi totalement inconnue. C'est ici que commence ma lutte pour conquérir cette langue, une lutte longue et acharnée qui durera toute ma vie. »

▶ Croiser les expériences



EXPATRIÉES

Mon petit éditeur,

212 pages, 20 €.

Les cinq auteures

de ce recueil ont toutes

vécu l'expérience

du départ. Au Qatar,

aux États-Unis, en Chine ou en Europe, mères d'enfants petits ou grands, elles sont parties vivre ailleurs. Leurs nouvelles se font l'écho de leurs impressions, celles de migrantes avec projet ou possibilité de retour.

Extrait

« Immédiatement, elle fut partie. Elle se vit là-bas, à Houston, partout et surtout ailleurs. D'un coup, son univers révéla son étroitesse et sa monotonie. Sa vie d'alors lui parut terne et terriblement ordinaire. L'avenir se présenta comme une route ensoleillée. (...) Dans un tourbillon, l'inventaire de ce qu'on emportait fut dressé, l'intransportable et l'inutilisable furent vendus ; les possessions familiales encartonnées et serrées dans un container, les impôts payés, les clés rendues, les amis et les parents embrassés, et les passeports à la main et ses deux enfants sous le bras, le cœur battant, elle se rendit à l'aéroport : elle s'expatriait... »

Blanca Li

la danse pour visa



Trances marocaines, danse classique, électro, flamenco, hip-hop...
la danseuse et chorégraphe espagnole mixe les genres depuis vingt ans.
La dernière création de Blanca Li fait un pas de plus vers l'étranger
en explorant notre relation aux robots.

Propos recueillis par Sabrina Kassa

muze : Comment vous définissez-vous ?

Blanca Li : Je me considère comme une citoyenne du monde parce que je voyage énormément. Je m'intègre très rapidement quand j'arrive quelque part et, souvent, je me dis : je pourrais vivre ici, je pourrais vivre ici aussi... Mais je ne peux pas vraiment oublier que je suis née à Grenade, que j'ai mes racines en Espagne. C'est le lieu de mon enfance et ma famille y vit encore. J'ai un lien très fort avec ce pays, je continue même à y travailler. Ceci dit, à chaque fois que j'ai vécu des choses fortes à un endroit, j'ai eu la sensation de lui appartenir.

muze : Vous êtes née en Espagne, puis vous avez vécu aux États-Unis...

B. L. : Je suis partie d'Espagne quand j'avais 17 ans. En fait, quand j'ai quitté l'équipe nationale de gymnastique rythmique et que j'ai découvert la danse, très rapidement, je me suis rendu compte des limites de la danse contemporaine en Espagne. C'est pour cela que je suis partie à New York, pour rejoindre l'équipe de la chorégraphe Martha Graham (1894-1991, cette Américaine est considérée comme l'une des danseuses et chorégraphes ayant le plus innové en danse moderne, NDLR). Et que j'ai eu ma première expérience de migrante ! New York est une ville incroyable où tout le monde est considéré comme new-yorkais à partir du moment où il vit là. Je me suis sentie très bien, très rapidement, comme chez moi. J'y suis restée cinq ans, j'ai rencontré toutes les cultures qui y vivent, j'ai découvert leurs langues, j'ai goûté à toutes les cuisines, c'était génial et j'ai toujours ça en moi. Moi qui venais d'Espagne, où il n'y avait à l'époque que des Espagnols...

muze : Vous souvenez-vous de passages de frontières, physiques ou autres ?

B. L. : En cinquante ans, j'ai beaucoup voyagé et j'éprouve à chaque fois que je vais dans un pays la sensation de passer la frontière. Ce n'est pas une chose qui se laisse facilement oublier. Il y a toujours un moment où l'on est arrêtée, où l'on nous demande qui l'on est et un millier d'autres choses. Je reviens par exemple de Buenos Aires, en Argentine. Aux frontières, on vous demande une photo et une signature en entrant et une autre en sortant, en plus de toute une série de questions pour bien montrer que l'on est sur leur territoire. C'est impossible de faire comme si rien ne se passait. La frontière est physique, on ne peut pas l'oublier. Et puis, il y a des frontières invisibles où se passent des choses magnifiques au niveau des odeurs, des sons, et de tous les repères liés au langage. Je pense à la fois où je suis allée en Chine, ou au Japon. Là, j'ai compris ce que pouvait vouloir dire d'être illettré, et de devoir fonctionner sans savoir où l'on est, où l'on va, ni même ce que l'on commande au restaurant... C'est très fort cette sensation de ne pas contrôler ce qui se passe. C'est très étrange, surtout pour moi qui parle plusieurs langues ; j'ai l'habitude de pouvoir communiquer presque partout dans le monde. C'est très bizarre et en même temps c'est intéressant parce que ça oblige à se recentrer sur soi et à vivre un déplacement comme les gens le vivaient autrefois. Ça peut être très excitant, mais ça me fait aussi beaucoup réfléchir à ce que vivent les gens qui n'ont pas accès à la culture et qui ne savent ni lire ni écrire... C'est un handicap terrible. Même dans notre pays, c'est très important d'être attentif à ce que tous les enfants apprennent à lire et écrire.

muze : Il y a donc une coupure entre les migrants cosmopolites, riches et cultivés et ceux qui sont entravés, notamment parce qu'ils viennent de pays pauvres...

B. L. : C'est sûr qu'un passeport européen est une chance, car il permet de bouger plus ou moins dans tous les pays. Nous avons une liberté incroyable même si c'est une liberté que l'on pourrait perdre très rapidement.

muze : À quoi pensez-vous exactement ?

B. L. : Rien n'est acquis, tout dépend des contextes politiques. Quelquefois, à des endroits où il n'y avait pas besoin de visa, il en faut un et inversement, à certains moments, les visas disparaissent. Je pense par exemple aux États-Unis. Pendant longtemps, il fallait tout un tas de papiers pour pouvoir y aller, maintenant pour nous c'est plus simple. En Europe, quand j'ai commencé à voyager, pour passer d'un pays à l'autre, c'était un problème, maintenant tout est simplifié. Mais le problème que je rencontre aujourd'hui, c'est quand je pars en tournée, car ma compagnie rassemble des gens de toutes les origines. L'année dernière, par exemple il y avait un garçon de nationalité camerounaise, en tournée avec nous. Eh bien, quand nous sommes allés en Chine, nous n'avons pas pu prendre l'avion ensemble, ni suivre le même parcours. À cause de son passeport, il a dû faire un voyage beaucoup plus compliqué. Même chose quand j'ai voyagé avec des musiciens marocains pour mon spectacle *Nana et Lila* (ce spectacle avec 8 danseuses et 5 musiciens a tourné en Europe et au Maghreb. Au total, 80 000 spectateurs l'ont vu, NDLR), nous avons eu des problèmes partout. Cela prenait systématiquement trois heures de plus pour passer les frontières... Et ils ont vécu un cauchemar pour obtenir les visas, même pour venir en France répéter avec nous. De notre côté, on devait passer des heures et des jours pour leur faire des papiers et eux des heures et des jours à patienter devant l'ambassade. C'est là que l'on voit que nous ne sommes pas tous semblables ! Et quand tu es dans un groupe, et que cela touche des gens avec qui tu partages ta vie, cette différence est très dure



© Laurent Philippe/divergence-images.com

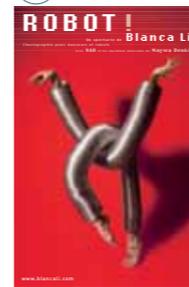
La frontière est physique, on ne peut pas l'oublier. Et puis, il y a des frontières invisibles où se passent des choses magnifiques au niveau des odeurs, des sons

▲ **Création du spectacle *Robot !* de la Compagnie Blanca Li au Festival Montpellier Danse en juillet 2013.**



© Laurent Philippe/divergence-images.com

▶ Agenda



Robot !

Du 23 décembre 2013

au 5 janvier 2014

Au théâtre des Champs-Élysées, à Paris

Site : www.theatrechampselysees.fr

à vivre.

muze : Votre travail s'inspire-t-il de ces passages de frontière ?

B. L. : J'aime la danse parce que c'est un langage universel qui n'a pas besoin de traduction, qui amène partout et que l'on peut amener partout. C'est un moyen pour moi de raconter ce que j'ai envie et de véhiculer des cultures. Avec *Nana et Lila*, j'ai fait partager la culture du Maroc au monde entier, même chose pour le spectacle hip-hop, le flamenco, etc.

muze : La spécificité de vos spectacles de danse tient donc surtout au mélange des genres...

B. L. : Oui, même si la danse est un endroit avec beaucoup de frontières, où si tu fais de la danse contemporaine, tu ne peux pas faire de flamenco, si tu fais le flamenco, tu ne peux pas... Les gens sont très compartimentés. Avec cette idée que si l'on ne peut pas définir exactement ce que tu fais, c'est bizarre. Alors que, moi, j'ai toujours cassé les frontières de la danse.

muze : Votre dernier spectacle, *Robot !*, est aussi l'occasion de traverser une frontière...

B. L. : Ce travail surgit parce que je réalise que nous passons la moitié de notre vie avec les machines. Et que c'est comme ça que va fonctionner le nouveau monde. Pour préparer ce spectacle, je suis partie au Japon parce que je savais qu'ils étaient très centrés sur la robotique et les robots de compagnie pour venir en aide aux personnes âgées. Ils ont déjà trouvé des choses pas mal, comme des bras qui aident à porter, des jambes pour marcher... Là-bas, j'ai rencontré beaucoup de gens qui travaillent sur la robotique, des universitaires, des entreprises, etc., et un artiste très drôle qui utilise des robots, mais avec une vision artistique et très décalée. Mon spectacle parle ainsi de notre relation avec ce nouveau monde où les machines font désormais partie de notre vie. Les robots sont, du coup, nos partenaires sur scène et on cherche à comprendre si on peut partager des vraies relations et surtout des émotions avec eux ! ■